

Essais de synthèse

Pierre GOULETQUER

Chargé de recherche au CNRS, LA 374 du CNRS
Centre de Recherche Bretonne et Celtique, UBO - BREST,
Associé à l'UPR 403 du CNRS

Définitions, vision synthétique et considérations théoriques clôturent les actes d'un séminaire IRPA - Bretagne (Institut Régional du Patrimoine) consacré à l'Archéologie du paysage.

Il y a un siècle, la curiosité archéologique s'organisait autour des objets identifiés comme fossiles directeurs de civilisations disparues. L'intérêt pour les tombes, lieux d'habitat, ateliers, dépôts de fondeurs, etc., résidait surtout dans le fait qu'ils étaient susceptibles de contenir des objets dignes de figurer dans les musées ou les collections privées.

Archéologie extensive et aménagement

L'archéologie d'après-guerre allait élargir le regard en considérant, non plus l'objet dans son contexte, mais le contexte lui-même. La notion d'objet s'étend alors aux sites eux-mêmes : l'architecture des monuments, le plan au sol des villages, la disposition des concentrations d'objets sur un site archéologique serviront désormais de base à une description de type

ethnographique de l'organisation de l'espace proche. Ainsi, peu à peu, l'homme trouve sa place au milieu des vestiges de ses activités quotidiennes.

Au début des années 70, la "new archaeology" inaugure une autre approche. Le site archéologique présente certes un intérêt propre, mais il est aussi l'indice de systèmes complexes. La notion de réseaux se développe, et l'archéologue cherche dans les comportements contemporains des modèles pour guider ses prospections et comprendre le fonctionnement des systèmes anciens. Le vestige n'est plus seulement l'indice d'activités quotidiennes ou immédiates, il est la projection d'une société tout entière dans son extension géographique, économique et historique.

Mais lorsque se met en place cette nouvelle conception de l'archéologie, depuis longtemps déjà le développement des grands travaux constitue un danger pressant pour le patrimoine

archéologique répertorié, tout en fournissant l'occasion de découvertes nouvelles.

C'est ainsi que l'archéologie métropolitaine s'est laissée prendre au piège des interventions d'urgence et de la fouille de sauvetage, en perdant l'initiative des problématiques, et en se laissant imposer des choix sur des bases non scientifiques.

Dans l'immense majorité des cas, la prospection accepte désormais pour épure celle des grands travaux. La fouille - recherche intensive - est imposée par les nécessités de l'urgence réelle ou supposée. A peine esquissés, les principes d'une recherche extensive ont ainsi été détournés. Il s'agit désormais de décrire les sites par la fouille en gênant le moins possible les travaux d'aménagement, ou en justifiant la gêne à l'aide d'arguments pragmatiques, d'effectuer des choix et d'engranger des données dont l'exploitation est souvent différée dans le temps. Dans bien des cas, la fouille, même hâtive, tient lieu de mode de protection du patrimoine.

Parallèlement à cela, depuis une dizaine d'années, le vestige archéologique prend une importance nouvelle comme image de marque des régions. Ambulancier du patrimoine, l'archéologue peut désormais se transformer en prestataire de service, trouvant ainsi une nouvelle justification.

A peine caricaturée, l'histoire de l'archéologie métropolitaine montre ainsi une tendance à demeurer dépendante de systèmes qui la dominent. D'abord accessoire de l'histoire, elle est devenue un accompagnement obligé des grands travaux, puis un commode emblème d'identité régionale, avec ce que cela implique d'utilisation touristique de quelques monuments ou de thèmes valorisants et financièrement exploitables.

Tout cela fait de l'archéologie une aimable activité secondaire, très proche des loisirs par le rôle important qu'y tiennent toujours les amateurs, par le fait que les grands chantiers se déroulent souvent à la belle saison, et par l'ouverture facile sur le tourisme, seul débouché clairement défini des résultats.

Or, dans tout ceci, une autre évidence a été écartée. C'est que les systèmes

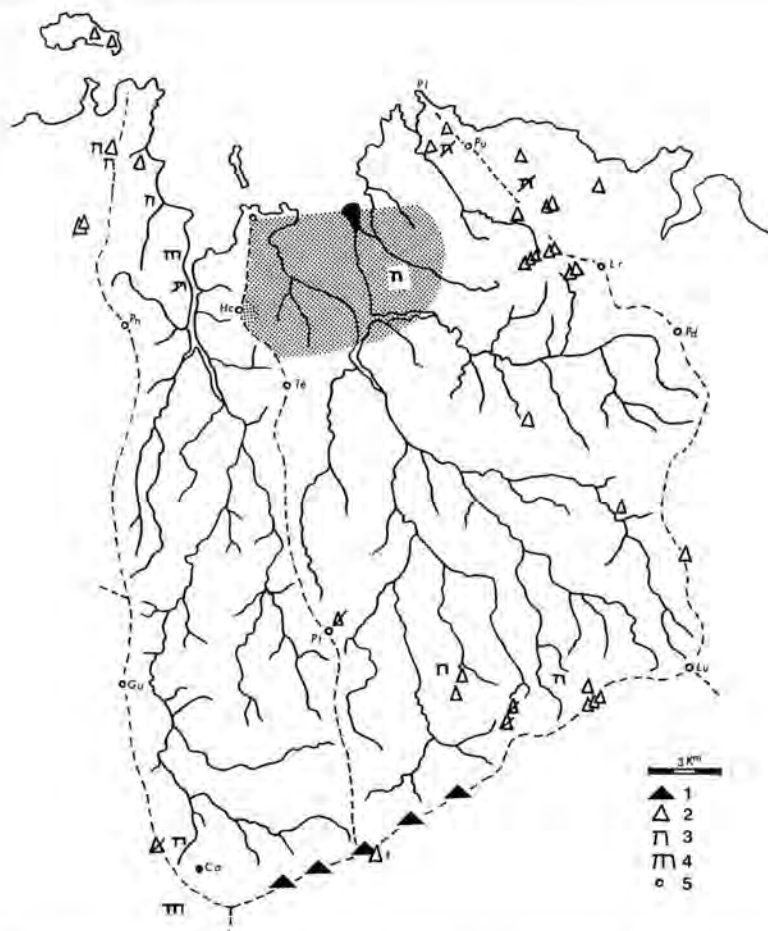
passés, en particulier ceux qui se sont succédés depuis la fin des grandes glaciations, ont géré des paysages dont l'essentiel n'a guère changé. Mis à part l'érosion côtière, la topographie est restée la même. Sauf dans leurs estuaires, les cours d'eau n'ont pas subi d'importantes modifications, et les ressources minérales et pédologiques n'ont évolué qu'au rythme de leur exploitation. Les structures anciennes dont nous décodons patiemment les grandes lignes ont certes leur logique propre, répondant aux impératifs techniques et au fonctionnement des sociétés correspondantes. Mais elles témoignent aussi de constantes directement calquées sur les réalités les plus matérielles de nos territoires.

Les techniques modernes nous ont permis de transgresser ces règles en bousculant les données matérielles les plus élémentaires. Nous savons aujourd'hui que nous sommes allés trop loin en ce sens : les années de sécheresse, les inondations incontrôlables, les pollutions diverses, la difficile gestion de l'eau potable ou les problèmes de consommation d'énergie sont là pour nous montrer que nous ne gérons pas harmonieusement le support sur lequel nous vivons.

Sans pour autant régresser vers un univers passéiste, nous pouvons prendre en compte les modèles d'exploitation de territoires quasiment immuables. Non pas à l'échelle d'un objet, ou d'un site archéologique, ni même du territoire d'une ferme ou d'un quartier, mais à l'échelle de la complémentarité des sites entre eux, d'unités de dimensions moyennes couvrant au minimum l'équivalent de la surface d'une de nos communes, voire davantage. Territoires dont nous pouvons comprendre l'unicité et la globalité, la permanence et les discontinuités.

Vue sous cet angle, l'archéologie se trouve dotée d'une nouvelle fonction.

C'est tout à fait accessoirement qu'elle nous fournira des objets plus ou moins jolis ou évocateurs. Elle doit en priorité nous offrir des exemples de gestion d'espaces géographiques cohérents. Son intérêt est de nous faire comprendre la logique des systèmes passés, et par conséquent de situer notre propre comportement par rapport à ce qui s'est déjà fait. Non pas que cela doive nous servir de leçon ou de modèle



Du site au paysage, du paysage au territoire. La presqu'île de barnenez, avec ses cairns mégalithiques (en noir) est le point focal d'une aire de visibilité (en grisé) dont tous les éléments, naturels ou construits, contemporains ou non du site, sont complémentaires de ce dernier. Ce paysage est lui-même conditionné par son appartenance à une unité géographique élargie (ici un bassin versant) dont tous les éléments sont interdépendants, et dont les limites annoncent l'intégration à une dynamique plus vaste.

un peu nostalgique, mais afin d'éviter que nous puissions prétendre agir en toute innocence.

Trois définitions

En se référant aux définitions habituelles des mots "archéologie" et "paysage", on peut proposer au moins deux interprétations possibles de leur association.

Définitions du Petit Robert :

Archéologie : Science des choses anciennes, et spécialement des arts et monuments antiques.

Paysage : Partie d'un pays que la nature présente à un observateur ; Tableau représentant la nature et où les figures (d'hommes ou d'animaux) et les constructions (fabriques) ne sont que des accessoires.

Parler d'"archéologie du paysage", c'est par conséquent admettre qu'une partie d'un pays puisse être considérée

comme une chose ancienne, un produit de type artistique, ou même un monument que la nature offre à l'observateur.

Mais c'est peut-être envisager aussi que cet observateur ne soit pas nécessairement passif et qu'il soit créateur d'un tableau représentant cette chose antique. On remarque alors que les deux termes ont une connotation artistique, et il n'est pas inutile de souligner que même sous ses formes les plus matérialistes et les plus techniques, et derrière ses assertions les plus rébarbatives, l'archéologie ne se débarrasse jamais totalement d'une préoccupation esthétique. Par bien des côtés, l'archéologie s'apparente ainsi à la sculpture et au "land-art".

Qui dit observateur implique qu'il y ait un ou plusieurs points d'observation.

D'où une première définition étymologique de l'archéologie du paysage. Il s'agirait alors de retrouver et d'étudier des lieux d'observation délibérément choisis jadis, et de considérer le paysage comme un monument, voire comme une oeuvre d'art s'organisant autour de ces lieux privilégiés.

On peut citer quelques applications de cette définition. C'est le cas pour les grands cairns mégalithiques, si l'on admet avec P.R. Giot que ceux-ci étaient conçus pour être vus de loin, et inversement pour qu'ils permettent une vue étendue sur une aire géographique précise.

Situés la plupart du temps à flanc de coteau, ils "modèlent" en quelque sorte l'aire de visibilité. Tout élément naturel constituant cette surface de visibilité, mais aussi tout élément archéologique contemporain ou postérieur à la construction du monument, devient complémentaire de celui-ci.

L'analyse d'un ensemble de ce type correspond bien à la définition stricte d'"archéologie du paysage", impliquant un point d'observation, une partie de nature et les "accessoires" qu'elle contient. En conséquence, tout aménagement actuel ou futur de quelque importance pourrait tenir compte des mêmes critères. Dans le même ordre d'idées, réalistes ou farfelues, les hypothèses qui relient entre eux les divers monuments néolithiques du Morbihan présentent cette particularité qu'elles posent

comme postulat celui d'une organisation à grande échelle de paysages visuels.

Cette définition situe le difficile problème de la pertinence des zones de protection des monuments historiques, aspect de notre problématique qui n'a guère été abordé au cours de ce colloque.

Cependant, c'est rarement en des termes aussi précis que s'entend l'expression "archéologie du paysage". La plupart du temps, on entend par paysage une aire géographique considérée ou non comme significative de tel ou tel comportement humain passé ou actuel. Ce sera une commune, un quartier, un canton, une paroisse, ou une épure géographique arbitrairement limitée. L'idée d'observation, ou celle de panorama, est exclue, ou en tout cas secondaire, et il serait préférable de parler de structure archéologique, voire d'architecture d'un territoire, plutôt que d'archéologie du paysage. Ce qui importe ici, c'est de retrouver la trame, la texture des niveaux successifs d'occupation des territoires. C'est ce qui se passe à grande échelle lorsqu'on retrace les parcours de voies romaines, et la façon dont les cadastres et les villas s'organisent autour de celles-ci.

La contribution de Bernard Hallégouët nous propose une troisième définition. Le paysage devient un objet géographique dont la morphologie et la texture globales ne sont perceptibles que sur les cartes et les représentations qu'on en donne. La qualité essentielle du paysage n'est plus d'être support de vestiges des activités humaines, elle réside dans ce que celui-ci est objet ayant lui-même un passé et une histoire "archéologique" dont la géologie et la géomorphologie fournissent les vestiges.

L'extension géographique est maximum, puisqu'elle se situe à l'échelle des grands ensembles géologiques du massif armoricain et de ses marges. Des effets de zoom successifs nous font découvrir les conséquences des montées de magma, de la tectonique, de l'érosion ou de la sédimentation sur le support naturel de nos territoires.

Ce n'est que secondairement que l'homme intervient ici et ses "constructions" ne sont que des accessoires". Autrement dit, l'approche naturaliste nous ramène aux définitions les plus

artistiques du mot paysage, et les qualités des diapositives sont là pour confirmer cette valeur majeure du paysage minéral.

C'est une approche très voisine que propose Jacques Levasseur lorsqu'il donne la priorité au déroulement des recolonisations et à l'évolution temporelle du couvert végétal. La plante est "intégrateur des données du milieu". Si l'homme est présent ici, c'est qu'il vient modifier ce milieu. C'est qu'il induit les cycles évolutifs du couvert végétal dont l'amplitude dépasse la durée de quelques générations humaines. C'est aussi qu'il perturbe sans cesse ces cycles, qu'il en diffère ou en accélère les effets. Ainsi les associations de plantes enregistrent l'histoire des paysages créés puis délaissés par l'homme.

Quelques considérations théoriques

Les deux premières définitions de l'archéologie du paysage mettent en jeu la notion de territoire. Territoire contrôlé par le regard, ou territoire dont nous aurons à comprendre le fonctionnement passé et actuel.

On peut proposer une définition simple de la notion de territoire en faisant intervenir ses trois composantes essentielles :

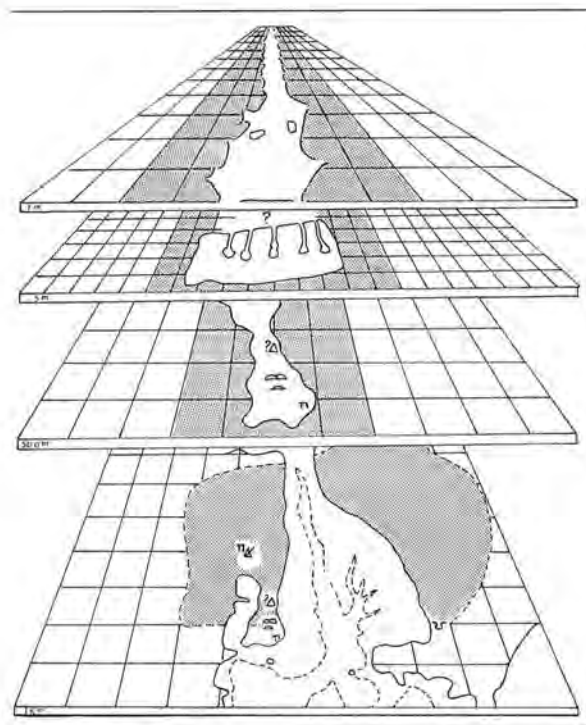
- un support géographique naturel (support géomorphologique, hydrographique, climatique, couvert végétal, ressources cynégétiques, etc) ;
- la présence d'une société occupant cette aire géographique (avec les liens qui unissent ou opposent les hommes entre eux, leurs structures hiérarchiques, leurs croyances, etc) ;
- les systèmes techniques qui permettent à cette société de fonctionner sur son support naturel (techniques de chasse, d'agriculture, d'élevage, carrières, chemins, ponts, exploitations des ressources diverses, constructions, etc).

Sans entrer dans le détail ni dans la complexité de ce schéma, on peut dire que toute modification de l'une ou l'autre de ces composantes entraîne à terme la modification des deux autres.

Dans un territoire donné, la sociologie, l'ethnographie, la géographie ou

l'histoire étudient la globalité de cet équilibre et les transformations qui l'ébranlent.

L'archéologie ne nous permet d'approcher partiellement que le rapport direct entre techniques et support géographique. Ce n'est que par déduction que nous pourrions évoquer la place des sociétés dans cet équilibre.



Un monument, projection d'espaces emboîtés. Le dolmen central du cairn primaire de Barnenez peut-être considéré comme la projection du site, lui-même réplique de la presqu'île et de son isthme, elle-même à l'image de la baie.

Les réflexions de Bernard Hallégouët et de Jacques Levasseur nous ont montré ce que pouvait être le support de nos territoires, ainsi que les cicatrices anciennes ou récentes que l'homme y laisse, depuis les plus anciennes pierres taillées jusqu'aux carrières les plus récentes ou les tranchées des autoroutes, en passant par le déboisement, l'assèchement des zones humides ou les effets de l'élevage.



P. Goulletquer

Au-delà des développements théoriques et des problématiques savantes, l'archéologie du paysage est avant tout apprentissage de l'observation du terrain. Prospection accompagnée d'une classe de CM2. Brasparts. 1992.

Ainsi, l'impact des techniques sur le support naturel transforme celui-ci, le marque d'une manière à la fois définitive à notre échelle, et dérisoire à l'échelle des phénomènes naturels eux-mêmes.

L'idée de cicatrice, mais aussi les aspects les plus esthétiques de notre métier sont apparus avec la communication de Gilles Leroux. Avec la photographie aérienne, la notion de "tapis végétal" devient évidente. Surface posée sur la surface des choses, qui en révèle ou en masque la structure, présentée dans une perspective d'archéologie extensive particulièrement convaincante. La distance avec l'objet et ses qualités matérielles est d'autant plus manifeste qu'on se contente, même pas de l'effleurer, comme on le ferait par une prospection au sol, mais de le regarder en le survolant.

A ce stade de la recherche, peu importe d'en savoir plus sur les sites découverts. L'essentiel est qu'ils soient repérés et décrits, puisqu'ils révèlent l'existence de systèmes complexes, et parfois leur évolution dans le temps.

Une dominante logique au séminaire

Au fur et à mesure que se succédaient les communications, un fil conducteur s'est peu à peu dégagé, parfois bien visible, lorsque le dialogue a pu s'établir entre les intervenants et avec les stagiaires, parfois plus discret lorsque ceux qui parlaient de thèmes très voisins n'ont pu se rencontrer. Ce fil conducteur est bien évidemment la plante sous toutes ses formes.

Il est évident qu'on ne peut parler d'archéologie du paysage sans évoquer le couvert végétal, et inversement, on ne peut parler de couvert végétal sans évoquer la notion même d'archéologie du paysage. Nous sommes nombreux à considérer que les zones boisées ou les zones humides constituent un patrimoine archéologique vivant, avec tout ce que cela implique.

D'abord parce que l'impact de l'homme sur le tapis végétal est universel, et que les traces qu'il a laissées sont

parfaitement reconnaissables. Ensuite parce que c'est l'état même du couvert végétal - autrement dit le rapport de l'homme aux associations de plantes - qui autorise ou interdit la pratique de l'archéologie du paysage.

Si depuis quelques années la Bretagne voit se développer la prospection aérienne, ce n'est pas grâce aux progrès de l'aviation civile, ni grâce à la formation d'archéologues volants. C'est tout simplement parce que les travaux annexes au remembrement ont transformé le bocage en paysages de plaines. De même que la prospection au sol n'a pu s'élaborer et ne pourra se développer qu'aussi longtemps que de vastes étendues dégagées de toute végétation seront accessibles pendant de longues périodes de l'année. Les projets de jachères et de friches, chères au botaniste, mettront un terme à l'archéologie extensive. C'est là une certitude, et c'est là notre urgence.

Les conséquences du remembrement nous conduisent tout naturellement au bocage et à son histoire. Dans sa communication, Pierre Flatrès en a bien montré le rapport direct avec les composantes naturelles, avec la disposition des talus par rapport aux pentes ou aux vents dominants, l'aspect technique en évoquant leur rôle dans la protection des terres cultivées, le parage des animaux ou la plantation de bois de chauffage, leur rôle "social" dans la délimitation de la propriété et à travers les réalités de "la psychologie du bocage".

Sans qu'on ait eu le temps de s'étendre sur ce point, et sans en apporter de preuves, on a évoqué le fait que les grandes lignes du réseau de talus se calqueraient sur les grands linéaments du sous-sol et de la géologie. Par contre, de très nombreuses illustrations sont venues montrer comment les marques anciennes sur le paysage se sont trouvées fossilisées lorsqu'elles ont guidé les réseaux secondaires de partage des terres, surtout depuis l'époque romaine. Un autre fait remarquable étant fourni par le phénomène de "captage" des chemins, au cours duquel les lois de l'économie des parcours aboutissent à d'apparentes anomalies explicitées par les réseaux anciens.

C'est ici qu'intervient la complémentarité entre l'archéologie extensive et l'aménagement moderne des terri-

toires. Car l'archéologie du paysage n'est rien d'autre que l'observation des cicatrices de l'action de l'homme sur son support, et l'analyse des conséquences à moyen et long terme de cette action.

La fonction de l'archéologie ne consistera pas à délimiter les zones sensibles, à indiquer les périmètres de protection d'un monument, ou à gérer la fréquentation touristique de tel ou tel monument. Elle se définira par le fait qu'elle aboutit à des modèles dynamiques qui permettent de comprendre les effets à moyen et long terme de nos actions sur un support naturel dont les grandes lignes demeurent immuables à l'échelle de la province. Autrement dit, si la pratique de l'archéologie se tourne vers l'objet venu du passé, son aboutissement est tout naturellement prévisionnel et du domaine de la prospective.

On voit que l'objet archéologique - étendu ici à l'échelle du paysage - n'est pas un supposé témoin du passé plus ou moins lointain de nos ancêtres. Il est un enjeu de notre temps.

Mais le véritable enjeu qu'il représente n'est pas non plus dans le facile repère d'identification qu'il offre aux communautés, à travers des monuments symboles ou des thèmes flatteurs, comme les mégalithes, les chapelles, les grands tumulus, les places-fortes, les trésors réels ou imaginaires, ou l'image que l'on donne des Celtes. Le véritable enjeu réside en ceci qu'il nous permet de comprendre les conséquences à venir de notre action sur notre milieu. A ce point de vue, et parce qu'il y a urgence en la matière, j'ai regretté qu'on n'évoque pas ici l'archéologie de la gestion de l'eau.

Cette parenthèse étant fermée, nous pouvons reprendre l'idée de Pierre Flatrès de mettre sur pied un musée du bocage. Vaste entreprise dont l'intérêt ne serait pas seulement de retracer l'histoire de nos paysages depuis les champs ouverts du néolithique jusqu'à la réimplantation des talus en passant par la fossilisation des parcellaires romains et le remembrement. L'intérêt serait aussi de montrer les conséquences successives des modifications apportées au support géomorphologique sur le couvert végétal, et par conséquent sur la technique de gestion la plus immédiate des territoires.

Toujours dans le sens de notre fil conducteur, la communication de Dominique Marguerie nous donne l'esquisse de ce panorama temporel. Il ne s'agit plus ici du cycle d'évolution d'un paysage, le temps de deux ou trois générations humaines, comme nous l'avait montré Jacques Levasseur, mais l'immense "évolution régressive" de la couverture végétale de l'Europe tempérée depuis 10 000 ans. L'enregistrement discret et sûr des balbutiements et des fluctuations de l'agriculture, des déforestations et des recolonisations liées à la métallurgie, des cycles répétés de mise en valeur et d'abandon. L'impression indélébile de la vie de nos contrées inscrite sur la fine dentelle des coupes transversales de bois et dans les associations des formes étranges des grains de pollen.

Des perspectives de recherche

Toutes ces approches d'un même thème, guidées par la constante référence à la plante, aboutissent au vestige archéologique le plus délicat à manier.

Bernard Tanguy nous a montré comment nos langues fossilisent les gestions passées du paysage aussi sûrement qu'un vestige matériel, et on ne peut que regretter que le lien ne se soit pas fait avec l'approche de Pierre Flatrès. L'histoire, l'archéologie, la géographie et la linguistique convergent ici pour donner une image vivante d'un paysage médiéval fossile, héritier de structures peut-être antérieures à la présence romaine, et esquisse des bocages résiduels d'aujourd'hui.

Interdisciplinaire dans sa conception même, cette approche est à l'image de ce que seront les recherches archéologiques du XXI^e siècle. Tout simplement parce qu'en allant au-delà de la relation immédiate à l'objet, elle place l'archéologie à son véritable niveau de complexité. Là où elle prend un sens dans la perspective de gestion à long terme de nos propres destins. A plusieurs reprises au cours de son intervention, Bernard Tanguy a insisté sur la nécessité qu'il y aurait à entreprendre des recherches approfondies et interdisciplinaires sur plusieurs des thèmes qu'il a soulevés. On pourrait ajouter qu'il y aurait urgence à le faire.

C'est là aussi qu'a été le plus clairement exprimé le danger de l'interprétation naïve de ce qui nous reste des vestiges du passé. Danger de prêter notre "bon sens" à des cultures très différentes des nôtres. Car les vestiges que nous trouvons sont bien des fossiles. Ils ne sont pas les objets tels qu'ils étaient lorsqu'ils étaient fonctionnels. La fossilisation les a transformés en autre chose, et cela limite nos certitudes dans leur interprétation. Cela est vrai pour les objets comme pour les mots.

Au ras du sol

Patrick Naas a ouvert le séminaire en illustrant les divers aspects de la prospection de l'archéologie locale, et il l'a conclu en nous montrant sur le terrain les objets mêmes qui en donnent l'ossature. Vaste panorama "trans-temporel" au cours duquel les divers aspects de cette approche globale de l'archéologie des territoires ont été identifiés, réinstallés dans leur existence matérielle.

Cela a été l'occasion d'aborder un aspect important qui n'a malheureusement pas été développé dans une communication spécifique, celui de la complémentarité directe entre les données de la géomorphologie et certaines implantations humaines.

L'exemple du retranchement de Saint-Adrien nous en donne une illustration des plus simples : un méandre coupé par un talus constitue une place-forte inaccessible. Mais d'autres exemples montrent des situations bien plus complexes, la mise en jeu de contraintes difficilement décelables parce qu'elles reposent sur les aspects plus subtils de l'interférence entre les systèmes sociaux et les systèmes techniques.

Rôle déterminant des sources, des gués, des estuaires dans l'implantation des campements, des villages, voire des villes. Rôle des crêtes, des combes et des gués dans le tracé des chemins et des routes. Rôle ambigu des rivières ou des lignes de partage des eaux, tantôt voies de communication, tantôt frontières. Rôle de l'exposition par rapport aux vents dominants, par rapport au nord ou à l'ensoleillement.

L'effort considérable que représente la construction d'une allée couverte à 5 ou

6 km de la carrière d'où proviennent les pierres. Le forage des puits qui permet d'échapper à la contrainte des sources. Les talus qui freinent l'érosion des sols et modifient le régime des vents et les cycles d'évaporation. Les ponts et chemins empierrés qui transgressent les obstacles naturels. Les retenues d'eau et biefs, etc. Evoquée par Patrick Naas, la complémentarité entre le tumulus de l'Age du Bronze de Saint-Fiacre et le camp retranché non daté de Saint-Adrien repose sur une logique de cet ordre. Non pas sur une évidence, mais sur des hypothèses d'une manière ou d'une autre vérifiables, ou scientifiquement réfutables.

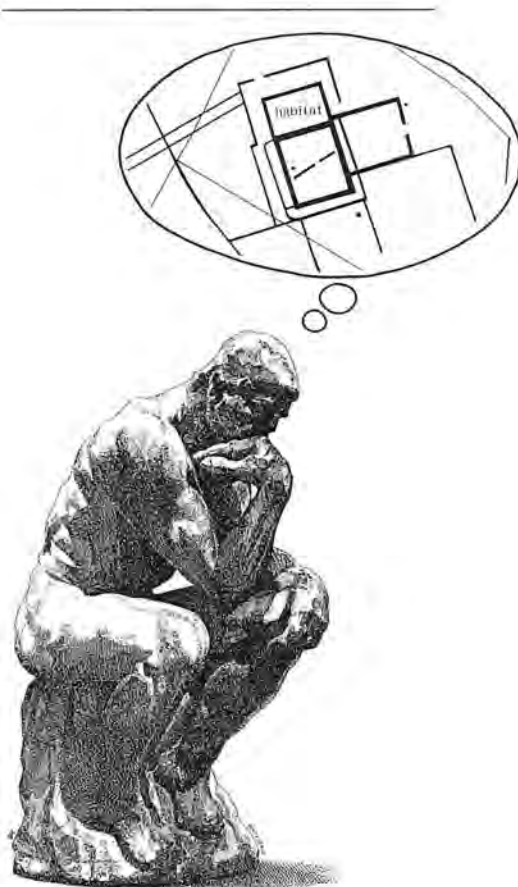
Il revenait à Joëlle Chalavoux de clôturer notre rencontre par la présentation du travail qu'elle mène à Melrand depuis de nombreuses années, véritable condensé des différentes approches de l'archéologie.

On peut dire que se déroule ici une archéologie globale, dans laquelle la recherche intensive, par la fouille, se combine à la recherche extensive avec ce que cela implique de plus élaboré en même temps que de plus ouvert. Depuis l'étude des pollens jusqu'à l'enquête de tradition orale, en passant par l'exploitation de la toponymie, des anciens cadastres, de la prospection au sol, et la fouille la plus classique, tous les indices directs ou indirects sont patiemment pris en considération. Y compris l'analyse des vides des cartes de répartition, des zones nettoyées des habitats ou des couches réputées stériles.

Le second aspect de la recherche à la ferme archéologique est tout aussi important, avec la reconstitution expérimentale des structures mises au jour et l'identification des espèces animales et végétales ayant vécu sur le site ou dans son voisinage. Non pas avec la certitude solidement établie tirée d'une expérience "qui marche", mais avec le doute constant, la patiente remise en cause des hypothèses les plus sûres à partir des contraintes du vestige archéologique.

Le dernier point, et non des moindres, réside dans le rôle éducatif et pédagogique que joue la ferme archéologique de Melrand, ainsi que la participation de la population locale aux travaux expérimentaux et aux enquêtes de tradition orale. Ici, on peut parler au sens plein du terme d'"archéologie

intégrée" : les interférences indispensables de notre science à son plus haut niveau avec les soucis et les réalités économiques, sociologiques et pédagogiques de notre temps. Non pas dans une série de clichés destinés à l'enseignement facile ou au tourisme de masse, mais dans une pratique didactique qui va au fond des choses les plus difficiles.



Archéologie agraire ou avatar du paysage ? (Détournement d'une publicité E. Leclerc par Y.P.).

Les mots de la fin

C'est bien sur la notion de complexité, et par conséquent de modernité des problèmes, qu'il convenait de conclure ce séminaire.

Certains des participants espéraient peut-être trouver ici des réponses toutes faites à des problèmes précis, des recettes faciles à transposer pour contourner ou intégrer des vestiges archéologiques à des projets d'aménagement, de mise en valeur ou d'exploitation pédagogique ou touristique. S'ils avaient trouvé la réponse à leur préoccupation, c'est que nous n'aurions pas tenu notre rôle.

Car si en matière d'archéologie il y a une loi et des règlements qui définissent l'attitude du citoyen face à un objet archéologique, la notion même d'archéologie du paysage implique une ouverture qui éclaire les limites de ces contraintes. L'une de ces limites réside dans l'unicité de tout contexte archéologique élargi. Aucune recette générale ne saurait exister, tout simplement parce que tout territoire est particulier.

Il est particulier par sa structure géomorphologique et par sa garniture archéologique unique. Il est particulier par l'effet que les systèmes techniques produisent sur le patrimoine qu'il représente. Il est particulier par les hommes et les femmes qui le gèrent.

Joëlle Chalavoux nous a fait remarquer "qu'on cherche une vérité concernant le Moyen-Age, mais que cette vérité n'existe pas". On peut transposer ceci en disant qu'on cherche une place absolue du vestige archéologique dans notre temps. Mais cette place idéale n'existe pas. Dans un monde en constante mutation depuis la dernière glaciation et bien avant, l'objet archéologique apparaît comme un signal qui doit sans cesse s'adapter à de nouvelles exigences. A nous de le gérer au mieux.

Voilà. C'est ce que je voulais dire pour remercier Yves Monnier et l'Institut Régional du Patrimoine d'avoir mis sur pied ce séminaire.

En quelques heures, des intervenants qui se connaissaient à peine ont formé une véritable équipe, face à un public très éclectique qui s'est vite transformé en un groupe interactif chaleureux. Merci. ■

Jamais sans mes livres

Gouletquer P., Moris J. & Stourm J.-C. 1974 - Prospection archéologique en Pays Bigouden ; méthodes, résultats, perspectives. Pen-ar-Bed, vol. 9, n° 79, pp 468-483.

Gouletquer P., Moris J. & Stourm J.-C. 1978 - Archéologues sans truelles. Pen-ar-Bed, vol. 11, n° 92, pp 283-294.

Gouletquer P. 1979 - Préhistoire du futur, Editions Bretagne, Morlaix, 110 p.

Gouletquer P. 1981 - L'archéologue et son pouvoir. Colloque de l'Association Française des Anthropologues, Sèvres.

Gouletquer P. 1986-87 - Des pierres et des mots : quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique. La Bretagne linguistique, Cahiers du Groupe de recherche sur l'économie linguistique de la Bretagne, vol. III, pp 145-155.

Gouletquer P. 1988 - La préhistoire mise en scène. In L'Archéologie et son Image. VIIIe Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes, octobre 1987. Editions APDCA, Juan-Les-Pins, pp 165-183.

Gouletquer P. 1987-88 - Archéologie intégrée : la recherche archéologique et ses facteurs déterminants (L'exemple du Finistère). La Bretagne linguistique, Cahiers du Groupe de recherche sur l'économie linguistique de la Bretagne, vol. 4, pp 33-51.

Gouletquer P. 1990 - De l'espace vécu aux territoires préhistoriques ; Sciences et patience de l'archéologue ... Archéologie et espaces. Xe Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes, octobre 1989. Editions APDCA, Juan-Les-Pins, pp 473-501.